

*Leslie Kaplan*

# Depuis maintenant

**Miss Nobody Knows**

*Roman*



**P.O.L**



Depuis maintenant

*Miss Nobody Knows*

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

L'EXCÈS – L'USINE (Hachette/P.O.L, 1982, rééditions 1987, 1993)

LE LIVRE DES CIELS (1983)

LE CRIMINEL (1985, réédition 1996)

LE PONT DE BROOKLYN (1987, réédition Folio, 1991)

L'ÉPREUVE DU PASSEUR (1988)

LE SILENCE DU DIABLE (1989)

LES MINES DE SEL (1993)

Leslie Kaplan

# Depuis maintenant

*Miss Nobody Knows*

Roman

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1996  
ISBN : 2-86744-506-X

*pour mes filles, Marion et Naruna*



Image : un homme pendu. Il a savonné la table et la chaise et il a laissé un mot. « J'ai menti toute ma vie. » C'est un homme jeune, mon oncle, Stéphane. La date : mai 69.

Je ne l'ai pas vue, cette image. Ma mère l'a vue. Stéphane était son frère, beaucoup plus jeune qu'elle. Elle l'adorait.

Ce qui se passe. Il me vient depuis peu une drôle d'idée, obsédante : et si ce n'avait pas été un suicide ? Je ne comprends pas d'où me vient cette idée, sur quoi elle s'appuie. Mais elle est là.

Moi, à cette époque, je ne mettais plus les pieds à la maison. Je travaillais dans un petit atelier du XX<sup>e</sup> arrondissement et j'habitais avec Miss Nobody Knows.

« Ce qui se passe. » Quand je dis cette phrase je vois toujours les mots sur l'affiche :

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Il ne se passe rien.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Il ne s'est rien passé.
- Pourtant j'avais cru comprendre.
- Il ne faut pas comprendre.

Cette affiche avait été tirée et collée sur les murs après la reprise du travail, à la fin de la grève et des occupations d'usines. Des lettres blanches sur fond bleu nuit.

Comment sait-on que quelque chose s'est passé ?

La grève, en tout cas, a eu lieu.

Pour Stéphane, rien n'avait jamais lieu. C'était un homme de discours qui tournait sans arrêt autour de lui-même. C'est comme ça du moins que je le voyais. Comme je suis très violente, on va penser, elle l'aime, elle l'a aimé. Est-ce que ça invalide ce que je dis ?

Stéphane, lui, voulait toujours me prouver quelque chose. Et alors ? Ça ne l'a pas empêché de devenir ce qu'il est devenu.

Quand il est entré dans la publicité, ma mère a été très déçue. Moi, non. Au contraire, sans doute, secrètement ravie, je veux dire, bien sûr, de la déception de ma mère. Et ce métier me paraissait, pour Stéphane, un prolongement.

Son air narquois, son élégance et ses commentaires ont accompagné mon enfance et mon adoles-

cence. Il arrivait, un flacon de whisky dans la poche arrière du pantalon, non qu'il bût, il n'était nullement alcoolique, mais « ça me pose », il disait, il se repeignait, le nez presque collé à la glace, un de ses tics, s'étirait et se plaignait, satisfait, de l'état du monde. Quand, de brillant étudiant en sciences humaines il devint publicitaire, il continua, dénigrant son métier qui d'après lui n'en était pas un, mais plutôt une erreur, une faute, une forme erronée de création. Nous créons de faux besoins, des besoins artificiels dont l'humanité s'était passée jusqu'à présent et dont les neuf dixièmes de l'humanité continueraient encore longtemps à se passer. Ma mère s'énervait tout en lui servant à dîner. Pourquoi alors le faire, ce métier, et se complaire dans cette culpabilité métaphysique, sentimentale. Mais il se levait de table en riant, mettait un disque, saisissait ma mère par la taille et la faisait danser. Après tout c'était en même temps passionnant, c'était la réalité, il apprenait, il assumait...

Ça, c'était avant la grève et les occupations, bien avant.

Je suppose que son suicide m'avait paru une évidence, tout comme la phrase, J'ai menti toute ma vie. Oui, vraiment, qu'avait-il fait d'autre. Quand ma mère m'a dit qu'il s'était pendu, j'ai haussé les épaules et fait une grimace. Elle ne m'a pas vue, c'était au téléphone, le contremaître m'avait appelée dans le bureau, une urgence, la famille.

Je suis retournée à l'atelier, je continuais à hausser les épaules sans m'en rendre compte. Ma voisine m'a demandé ce que j'avais. J'ai dit que je n'avais rien.

Le soir j'en ai parlé à Marie. Quand je lui ai dit ce qu'il y avait sur le mot laissé par Stéphane, elle a secoué la tête et elle a chantoné sa chanson.

Marie, je l'avais rencontrée à Paris, en septem-

bre, après les événements. Je prenais un café à un comptoir, près de la Seine. Sur le pont passait un métro aérien, une jeune femme s'est arrêtée pour le suivre du regard. Elle tenait un sac en plastique bourré d'où elle a sorti un carnet et un stylo. Elle est entrée dans le café, s'est accoudée au comptoir et a demandé un verre de vin.

Elle a ouvert son carnet, tourné quelques pages, écrit la date, je pouvais lire, ensuite :

*Le principe des rails.*

*Comment on fabrique un pot d'échappement.*

*Le métal. Ce que c'est.*

*La formule du vin.*

*Ce que veut dire  $H_2O$ .*

Elle a raturé, repris :

*Ce que veut dire vraiment  $H_2O$ .*

Elle s'est arrêtée pour boire, a paru réfléchir, puis a continué :

*De quoi est faite l'eau, l'eau salée, la mer.*

*Pourquoi on pleure.*

Elle a eu l'air subitement épuisé. Elle a relu, tiré un trait et fermé le carnet.

Le garçon derrière le comptoir la regardait. Elle a dit, plutôt pour elle-même :

– Je note les questions. Je dois noter les questions, c'est tout.

Un client lui a offert un verre. Elle a accepté. Il lui a demandé son nom gentiment, elle a secoué

la tête et a dit à voix basse, Je n'ai pas de maison. Ensuite elle l'a regardé en penchant la tête sur le côté et elle s'est mise à chanter un blues, elle articulait bien, on comprenait toutes les paroles, Nobody knows the trouble I see, nobody knows my sorrow.

Le garçon lui a fait un clin d'œil et a dit, Miss Nobody Knows. Elle a continué à chanter sans sourire.

Quand elle est sortie, je l'ai suivie. Je lui ai demandé où elle allait, elle m'a répété qu'elle n'avait pas de maison. Je lui ai proposé de venir chez moi. Elle est allée chercher deux valises, je n'ai jamais su où, et elle s'est installée. Je n'ai jamais su non plus d'où lui venait la chanson.

Elle a vu Stéphane une fois. Nous dînions chez ma mère, Stéphane est arrivé à l'improviste, comme toujours. Il a d'abord cru qu'elle travaillait avec moi, à l'atelier. Je ne lui en avais jamais parlé mais ma mère avait dû lui raconter. Après il essaya la politique, il lui demanda ce qu'elle pensait du nouveau retrait des troupes américaines du Vietnam. Ensuite il changea complètement de registre et se mit à parler de lui, de ses doutes.

Elle le regardait avec un visage inexpressif. Elle avait mis dans ses cheveux une de ces fleurs artificielles qu'elle collectionnait, elle avait parfois un côté vieille fille, et on ne pouvait absolument pas savoir ce qu'elle pensait.

Il la complimenta sur la robe légèrement trans-

parente qu'elle portait, plusieurs voiles superposés, en fait des jupons anciens reteints.

A un moment, Stéphane n'était pas en train de parler, c'était au milieu d'un silence, tout le monde mangeait, elle se pencha vers lui et lui tira la manche. Il leva les yeux. Elle était sérieuse, elle fronçait les sourcils, et elle dit, Je ne vois pas. Stéphane dit, Comment ? Elle répéta, Je ne vois pas. Il demanda, excédé et affable, Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Elle secoua le tête, Non, non.

Elle baissa les yeux un instant.

Ensuite :

– Pourquoi vous parlez.

Stéphane ne s'énerva même pas. Il se tourna de mon côté et dit de sa voix la plus traînante :

– Elle est folle.

Après quoi il ne lui adressa plus la parole de la soirée, il fit la conversation à ma mère.

Je l'aurai tué. Je ris.

Je crois que Marie me rappelait les filles que j'avais connues à l'usine, pendant et après la grève, je veux dire : pas précisément l'une ou l'autre, mais d'une certaine façon toutes. Ce qui est étrange, parce qu'elle ne m'a jamais dit qu'elle avait travaillé, ni à l'usine, ni ailleurs. Mais voilà, elle me les rappelait.

J'ai eu du mal à sortir de la grève et de l'occupation, je ne suis pas la seule. D'autant que je ne savais pas quoi en penser, je ne savais même pas en parler, les mots ne me paraissaient pas correspondre.

Quand je pense à cette époque, j'ai l'impression que c'est un moment où l'on voit tout, où l'on peut tout voir, dans tous les détails, parce qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les choses. Il y a un sens,

mais il flotte, il plane, il existe sans être là. Ou peut-être il rebondit ailleurs, autrement, il peut se rejouer plus loin, être repris, recommenté par d'autres.

Si j'y pense maintenant, c'est à cause de cette idée obsédante, bizarre, que Stéphane aurait été tué. Mais pourquoi ?

Il s'était mis à fréquenter des drôles de gens, au moment de la guerre du Vietnam. Lui qui avait été de gauche, il s'est mis à parler de la défense de l'Occident et de choses de ce genre. Ça me mettait hors de moi, au point que j'ai toujours cru qu'il faisait exprès, qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait, que c'était seulement pour me faire enrager. Je ne pouvais plus le supporter, et d'ailleurs je suis partie de la maison au moment où les combats au Vietnam devenaient le plus violents.

Je suis partie... Il y avait un mouvement général, mais chacun partait aussi avec ses propres raisons. Et après ce que l'on rencontrait était tellement inattendu que ça prenait toute la place, les raisons n'avaient plus la moindre importance.

C'est une des choses dont je parlais à Marie, par la suite, parce que j'étais persuadée qu'elle comprenait. C'est à elle que j'ai parlé de la grève et de l'occupation, beaucoup plus qu'à mes camarades, en tout cas autrement.

J'essayais de lui décrire les femmes que j'avais rencontrées, comment les choses s'étaient passées, c'était possible parce qu'elle n'avait aucune catégorie préétablie, seulement des mots.

Je ne dis pas qu'elle ne pensait pas. Elle pensait avec les mots seulement. Je ne dis pas non plus que ça suffit. Je dis que c'était comme ça à ce moment-là.

Alors le soir je lui racontais, je lui racontais. J'ai souvent pensé que ça se passait comme ça à travers tout le pays, tout le monde dispersé et parlant, parlant... Dispersé, on l'était, même ceux qui se retrouvaient ensemble. Chacun était devant ses morceaux.

Quand je lui racontais, j'avais l'impression qu'entre les mots circulait un peu de la grève, je me

rends compte que c'était le même silence, un silence « et-alors ».

Elle posait des questions qui auraient pu sembler déplacées, mais qui ne l'étaient pas. Le mur, comment il était ? La femme blonde ? Le contre-maître ? La pause à midi ? Personne depuis ne m'a posé ces questions.

Quand j'y pense, je me dis, Et sûrement pas Stéphane. Non, sûrement pas. Mais pourquoi penser à lui ?

Je suppose qu'il m'aurait posé des questions, disons, générales, le but de l'action, les conséquences. De toute façon, je ne voulais rien lui dire. Même si j'avais pu. Pour moi, il était hors jeu.

La grève, elle se déploie seulement pour moi entre les questions soi-disant déplacées de Miss Nobody Knows.

Stéphane, au fond, se serait bien entendu avec les directions syndicales, il avait le même genre de pensée, les mêmes notions, tout en se croyant bien sûr tellement plus avancé. Il s'était toujours cru en avance sur son époque, il prétendait même parfois avoir fait de la pub pour ça. La puissance de l'image, la société du spectacle, il avait tout assimilé, c'est ce qu'il prétendait. Il avait même proposé une série publicitaire à une industrie de photo, avec une blague, deux personnes se rencontrent, elles reviennent de vacances, l'une demande, C'était comment, l'autre dit, Je ne sais pas, je n'ai pas encore regardé les photos.

On l'avait refusée, et ce refus confortait Stéphane dans l'idée qu'il était trop en avance. Là-dessus, je ne lui donne pas tort. Par la suite tout le

monde a repris ces thèmes, a utilisé ce style distancié, cette dérision.

Ce qui manquait à Stéphane, c'était autre chose. Mais le dire comme ça me rendrait triste. Un homme sans désir, faut-il le haïr ou le plaindre ? Je préfère garder ma rage. Et pourquoi penser qu'il était sans désir ?

Mais quand je dis qu'il pensait comme les directions syndicales, je veux dire qu'il était à côté de la plaque, complètement à côté, et c'est ce que je ne pouvais pas lui pardonner, même si je m'en réjouissais.

Miss Nobody Knows, elle, ne m'a jamais demandé ce qu'on voulait, quelles étaient nos revendications. Je l'ai dit, elle posait d'autres questions.

En un sens, c'était peut-être le même genre de choses qu'elle écrivait sur son carnet. Elle laissait traîner son carnet, je ne l'ai jamais ouvert. Mais quand elle écrivait devant moi je lisais ce que je voyais.

Elle raturait beaucoup, parfois elle s'affolait toute seule. Une fois elle avait écrit :

*L'origine des noms.*

*Les prénoms.*

*Qui c'est, celle-là.*

Elle s'était levée, avait mis la main sur sa bouche et était partie en courant.

Une autre fois, c'était un matin :  
*Les étoiles, les galaxies.*  
*Le sommeil.*  
*Pourquoi il faut dormir.*  
*Pourquoi il ne faut pas dormir.*  
*De quoi est faite la nuit.*  
*La tombée de la nuit.*  
*Le noir.*  
*Pourquoi la peur.*  
Mais d'autres fois elle avait l'air de s'amuser :  
*Pourquoi marcher vite est agréable.*  
*Les nuages bleus.*  
*Les nuages qui cherchent.*  
*Ceux qui disent, Bonjour, mademoiselle, vous cher-*  
*chez quelque chose.*  
*Les gens gentils.*  
*Les gens tellement gentils.*  
*Pourquoi les femmes.*  
*Pourquoi toutes les femmes.*  
Elle avait ri longtemps.

Quand je dis qu'elle me faisait penser aux femmes de l'usine... Un côté déplacé, j'ai déjà eu recours à ce mot.

Je pense à une fille très jolie, blonde, qui habitait, elle l'avait dit une fois, dans une roulotte. Elle souriait, dure et provocante, toujours des hommes autour d'elle, dès qu'ils pouvaient. Son quant-à-soi, sa rage. Pendant la grève elle fut l'une des plus virulentes, elle vécut pratiquement dans l'usine occupée, et eut des histoires dans tous les sens, gardant son ironie, son détachement. « Je voudrais te sculpter », avait dit l'un des hommes, peut-être amoureux. Elle avait en riant présenté son profil, et lui, disant le mot « sculpter », tendait les mains. Elle affirmait qu'elle ne se marierait jamais, et on était obligé de la croire. Elle disait aussi qu'elle travaillait

à l'atelier par choix, et que la mentalité des bureaux, non merci, ce n'était pas son genre. Je l'imaginais, vivant au milieu de la campagne, la roulotte entourée par les champs. Sorcière ? Est-ce qu'elle parlait aux animaux, séduisait les bêtes ? Rêveuse et méchante. Un aspect androgyne, garçon manqué, narguant tout homme qui passait. Petite catapulte. A quoi peut servir la beauté.

Une jeune femme toujours en pantalon, visage fin, lunettes, sourire maigre. Elle avait une petite fille et elle vivait avec une amie, plantureuse et tyrannique. Les deux venaient l'attendre à la sortie, elle partaient ensemble toutes les trois. Elles s'arrêtaient d'abord à la boulangerie pour acheter un pain au lait et des bonbons, ensuite elles prenaient le bus. Parfois je les accompagnais, elles m'attiraient. Leur système, une sorte d'autarcie.

La femme qui ne pouvait pas aller aux toilettes. C'était la première fois qu'elle travaillait en usine. Femme mariée, histoire compliquée, un divorce en cours. Forcée, contrainte pour la première fois de travailler. Chaque fois elle parlait de ça, ne pas pouvoir utiliser les cabinets, sa répulsion. Des jours passaient, des jours et des semaines, qu'elle n'était pas allée. Que faire.

Elle m'avait dit une fois, J'ai tellement peur. Stupidement j'avais demandé, De ton mari ? Elle avait secoué la tête, Non, non. Quand je viens ici,

j'ai peur. Pas de lui, elle montrait le contremaître, même s'il vous fait sentir toujours en faute, mais c'est pas ça. J'ai peur quand je viens, ma vie a pris ce tour, venir ici, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est pas un endroit, ici, c'est pas un endroit. Je me réveille au milieu de la nuit, je transpire, je ne m'endors plus. Je ne comprends pas que ma vie entre là, dans cette boîte. Le matin j'arrive, je vois les grilles, la pointeuse, je me dis, qu'est-ce que je fais là, et au lieu d'être fâchée, en colère, j'ai peur.

Ou les femmes qui travaillaient aux presses. Fortes, les pieds bien calés, leurs cheveux coupés court, c'était exigé, leur poitrine pleine. Toujours la cigarette dans la bouche. Elles ne discutaient pas, elles affirmaient seulement, défi, défiance, très peu de mots, J'aime, j'aime pas. Quand je pense à elles, je vois la toile cirée d'une cuisine, dehors une banlieue se déroule, isolée, silencieuse. Ne pas parler. Pourtant elles avaient toutes des enfants.

Une grande fille magnifique, beaucoup de hanches et de seins, et des jambes longues, longues. Elle souriait beaucoup, coquette, anxieuse et triste. Il lui manquait des dents. Elle avait raconté son mariage, ils avaient dîné à la Tour d'Argent, « sur Paris », comme elle disait. Elle montrait les photos, Je pourrai les faire voir à ma fille plus tard, elle verra

que sa mère était belle. Mais la photo, c'était comme si elle se voyait déjà elle-même, morte. Un jour elle était venue en short à l'usine, et quand on l'avait plaisantée : Mon mari veut que je montre mes jambes.

La dame jeune et ridée, ses jupes plissées, ses talons plats, qui avait décidé de ne pas avoir d'enfants, parce qu'elle ne voulait pas se sacrifier. Elle préférait se faire des cadeaux, ou en faire à son mari. Trop, c'était trop. Et les enfants vous harcèlent sans arrêt, sont égoïstes. Mais de qui parlait-elle ? C'était bizarre.

Les loubardes, maigres, échevelées, qui carburaient, leur expression, au café et à la cigarette. Elles carburaient, c'est vrai, elles se dépensaient, brûlaient leur vie, cigarettes, café, sorties et moto. Un effort terrible, forcené, pour vivre l'usine comme un passage, un couloir ouvert.

Une fois, c'était dans une usine qui fabriquait des phares. C'est la seule fois où je n'ai pas tenu plus d'une semaine, je veux dire, où je suis partie de moi-même sans être renvoyée. Devant moi à la chaîne il y avait une dame assise, avec un chignon gris. Le troisième jour elle m'a dit qu'elle était à cette place depuis trente ans.

Après j'avais trouvé un emploi dans une toute petite usine près d'un métro aérien. Une femme a été prise en même temps que moi, on s'est recon-

nues, elle aussi avait quitté l'usine de phares. Elle racontait des histoires et des histoires, elle disait qu'elle était partie à cause du chef, de ses œillades, je ne sais plus. La dimension mythomane, errante, un mensonge errant. Je l'imaginai, circulant sans fin d'usine en usine, courant sans cesse, ne restant jamais, partant, quittant, repassant par les mêmes peut-être, tournant en rond, fluide, volubile, son bavardage, ses grands cheveux roux dans le dos. Personne à qui parler, personne.

J'ai l'impression que je la vois, elle descend les marches du métro aérien, elle vient d'une minuscule chambre avec l'eau sur le palier, elle court, elle trébuche, elle pointe. Les vestiaires sont impossibles, trop sales, une fois elle a vu un rat. Elle a sa blouse sur elle. Elle met ses gants en caoutchouc, c'est un travail dangereux. A midi les autres ont apporté leur gamelle. Elle, non. Elle mange un œuf dur au café. Je la vois regarder la Seine debout au comptoir. Déplacement, décalage, elle est là et elle enjambe les années, elle déborde, figure réelle et idée, partie d'un grand corps de femme dont je suis aussi un morceau, fille femme inachevée qui épouse l'époque. Miss Nobody Knows.

La grève allait avec ces femmes, c'est ce que je peux dire, et voilà ce que Stéphane ne pouvait pas comprendre. Ou peut-être ce qu'il a compris ? « J'ai menti toute ma vie. » Alors pourquoi cette idée que sa mort n'a pas été un suicide mais un meurtre ? Est-ce que je pense vraiment qu'il aurait pu être impliqué dans des histoires sales ?

Miss Nobody Knows m'a reparlé de lui, souvent. Ce qui l'avait frappée dans l'après-coup, c'était son aspect physique. Elle commençait parfois, en fermant les yeux, « Un homme si beau »..., et elle s'arrêtait. Enervée je lui disais de continuer, pourquoi elle le trouvait si beau, et ce qu'elle en pensait. Elle cherchait, elle ne répondait pas.

Elle demandait aussi souvent pourquoi il faisait semblant de boiter. Je trouvais étonnant qu'elle ait

deviné son jeu, elle ne l'avait vu qu'une fois et ça paraissait du vrai. Mais je n'avais pas d'explication. Ma mère m'avait dit qu'il avait inventé ça pendant la grève, mais elle non plus ne comprenait pas. Il avait adopté une canne, très élégante, et lui avait demandé d'un air provocant si elle savait pourquoi le diable boitait. Comme elle avait dit que non, il s'était fâché, très fort, et était parti en lançant, Tant pis pour toi. A cette époque, d'après ma mère, il buvait beaucoup et disait n'importe quoi.

Il avait une façon particulière de boiter. En fait il trébuchait, comme lorsqu'on manque une marche. Ça l'amusait, apparemment, il s'esclaffait. Quel bouffon.

J'ai cherché depuis s'il m'avait raconté des histoires de diable, quand j'étais enfant. Je suis sûre que oui, mais je les ai oubliées.

Il y a quelques jours j'ai demandé à ma mère de me parler de Stéphane à cette époque. Je suis allée la voir, je l'ai interrogée.

Maintenant ma mère est une très vieille femme, mais je ne la vois pas comme ça, je la vois encore, je veux dire littéralement, comme elle a été pendant mon enfance, mon adolescence.

Une femme seule, mon père est mort quand j'avais cinq ans, débordée. Tout ce qu'elle aurait voulu faire, n'a pas fait, etc. Pas grognon, pas bougon, pas ou peu d'interdictions, mais plutôt, allant grandissant avec l'âge et les regrets et les reproches qu'elle s'adressait à elle-même, une attitude perpétuellement critique, perpétuellement dubitative, donner et regretter, donner et reprendre, mécontente.

Elle aurait aimé que nous soyons proches. Elle me parlait de ses amis, de ses liaisons, ça ne me plaisait pas, je le ressentais au contraire comme une sorte d'empiétement.

Mais très blonde, fine et jolie, toujours des robes bien prises à la taille, ceintures et sacs, des foulards, et les pieds habillés, escarpins.

Elle aimait bien boire, bien manger, les choses luxueuses et chères. Passion pour le saumon fumé. Et tout d'un coup, Non, ça ne va pas, on va grossir (ou : on dépense trop).

Un certain chaos, en somme.

Elle n'avait pas trouvé une règle de vie.

Peu d'habitudes. Et le plaisir, perçu très fort, était toujours doublé d'angoisse, toujours prêt à se retourner comme un gant.

Elle vécut mal le vieillissement, sans doute parce qu'elle était taraudée par le sentiment de n'avoir pas vécu sa vie. Une panique. Comme des coups de boutoir qui la réveillaient la nuit : Qu'as-tu fait de toi, qu'as-tu fait de ta vie ? Elle me l'a raconté, souvent. Mais qui lui disait ces paroles ? Mystère.

Oui, elle était très seule. Beaucoup d'amis, beaucoup de liaisons, mais seule. Elle parlait à Stéphane, mais lui évitait, se moquait, détournait.

Je la vois, cette femme fine et fragile, poussée, bousculée comme par une gifle énorme, une main

qui viendrait par-derrière la gifler, la secouer, lui faire ce reproche impossible. Et je me dis que cette gifle m'a sans doute poussée à mon tour dehors.

Quand je l'ai interrogée elle s'est mise en colère. Revenir là-dessus, ah non. Mais ensuite elle a cherché.

Est-ce que ça avait été une mauvaise époque pour Stéphane ? Elle n'était pas sûre.

Il avait participé aux événements du quartier Latin, aux barricades, mais il n'en avait pas beaucoup parlé, ou juste en passant. Quand elle s'inquiétait, il souriait, Oui, oui. Ça ne semblait pas l'avoir étonné, les affrontements.

Alors de quoi parlait-il ?

Il avait rencontré des jeunes, ils faisaient du stop, il les avait reconduits, c'était un peu en dehors de la ville, ils campaient dans leur usine.

Il avait dit à ma mère qu'il voulait savoir ce que je faisais moi, puisqu'à ce moment-là j'étais

dans une usine occupée. Et après il était resté avec eux.

Mais qu'est-ce qu'il avait dit ? Au début ma mère n'arrivait pas à se rappeler, ce qu'elle disait était vague. La Seine, les berges, tranquilles. Il faisait beau.

Il avait décrit un pont, un grand pont, qu'ils avaient traversé en voiture, l'usine était de l'autre côté du fleuve. Au volant de la voiture, il s'était senti soulevé.

Ma mère avait voulu savoir de quoi les gens parlaient. De rien. Elle s'était montrée surprise, moi je lui racontais que tout le monde discutait sans arrêt, la société, le monde, la révolution.

Stéphane haussait les épaules, Oui, peut-être. Après il parlait des murs jaunes de l'usine, des couloirs vides, et de comment les jeunes s'étaient installés pour dormir dans les ateliers, les matelas à côté des chaînes entre les caisses, oreillers, thermos.

Elle le relançait. Il riait, sarcastique. Et tout de suite après, l'air rêveur, il disait que l'on vivait « le dimanche de la vie », un moment où l'on pouvait saisir que des hommes « d'aussi bonne humeur ne sauraient être foncièrement méchants ». Un jour, il ajoutait, creux. Où l'on pouvait vivre les détails.

Mais très vite, d'après ma mère, il avait cessé d'y aller, il s'était montré abattu. Il traînait.

C'est ensuite qu'il avait adopté la boiterie.

Pourtant, les jeunes gens avec lesquels il s'était lié... ma mère gardait en tête des détails justement. René, Francis, Paulo. René était très beau, brun et grand et il avait peur des femmes. Francis était fiancé et il voulait écrire un livre sur le capitalisme. Paulo, le plus jeune, avait déjà deux enfants, il aimait le rock et haïssait le travail.

Tous les trois se connaissaient avant la grève, mais ils disaient souvent que la grève avait été l'occasion de devenir amis. Est-ce que Stéphane mettait ça en avant, l'amitié ? Peut-être, disait ma mère, mais pas plus que ça.

Paulo, son foulard rouge autour du cou, son bagout exagéré. Joueur, hystérique et théâtral. Méchant avec sa femme, il la battait, ensuite se morfondait. Collait à Stéphane, en même temps le

narguait sans arrêt, répétait que Stéphane n'était pas comme eux, ne pouvait pas se mettre à leur place.

Traînait dans les cafés, interminables parties de baby-foot. Il habitait un immeuble délabré avec des voitures d'enfants empilées dans le hall, sa femme fabriquait des petits colliers de perles, jamais elle ne retournerait à l'usine. Quand elle disait ça, Paulo lui demandait tout de suite sans paraître se rendre compte de ce que son association d'idées avait de bizarre : Et moi, tu me quitteras ?

René vivait dans un foyer et ressemblait à un acteur de cinéma avec ses épaules larges, sa taille pincée et son grand dos plat. Une fois ils dînaient ensemble avec Stéphane dans un petit restaurant en face de l'usine, toile cirée et vin en carafe, et au dessert on leur avait servi des bananes, chacun une assiette avec une banane. René avait regardé l'assiette, et avait dit, C'est bon, ça, et il était parti dans un fou rire, impossible de s'arrêter, hoquet, fou rire, il s'étranglait. Les autres, gênés.

Francis avait la passion de savoir, lisait beaucoup, théories, systèmes. Il avait rencontré sa fiancée pendant la grève, une institutrice, grands cheveux et jolies jambes, qui l'aiderait à écrire son livre.

Certains mots le rendaient sérieux, capitalisme, lutte de classe, prolétariat. Sérieux : il s'arrêtait devant. Les mots respiraient, tranquilles. Il passait, sérieux.

Ecoutant ma mère j'ai ressenti une impression pénible, presque un malaise. Est-ce que Stéphane n'avait pas raconté les choses comme j'aurais pu le faire ? Une fois Marie m'avait demandé la première chose qui me venait à l'esprit à propos de la grève. J'avais dit : l'espace. L'espace sans fonction, la sensation de l'espace. Les escaliers et les couloirs. La cour et les chaînes. Les gens qui se promenaient, regardaient. Les uns et les autres se faisaient visiter leur atelier, leur coin. Ils expliquaient, considéraient l'ensemble, s'appropriaient.

Les machines immobiles.

Sensation physique, comme d'un corps en face d'un autre corps : arriver du fond de la rue et la voir, l'usine inerte, emprisonnée derrière ses grilles.

Grimper aux portes, s'asseoir par terre, s'appuyer contre un mur. Tricoter, venir tricoter.

Imaginer : la cour, cour d'usine, et des chaises posées, des gens assis. Même si on ne voyait que ça, on voyait bien que quelque chose basculait.

Le terrain tout d'un coup était devenu mouvant. L'espace s'ouvrait, énorme. Tout était très petit.

Très petit : les repères changeaient. Ce qui était important ne l'était plus. Ou peut-être : la seule chose qui comptait, c'était l'espace lui-même, l'espace vide, et le temps. Le cadre. On était amené à penser au cadre. Mais en un sens penser au cadre, c'est penser. On était amené à penser, à penser ce que c'est, penser.

Circuler, plutôt qu'être à sa place. Circuler : et les mots, détachés, faisaient ça aussi, prenaient des drôles de sens. Tout d'un coup on se demandait, ah oui, on se demandait.

Il faisait beau, c'est vrai. On regardait beaucoup le ciel. Ciel large, déployé. On n'en avait jamais vu un si large, on le répétait souvent. Je la vois encore, cette scène. Des hommes et des femmes assis dans une cour encombrée, en train de parler du ciel, des nuages. La vie se découpait sur ce fond bleu et blanc, et on la voyait bien, entière. Flux et reflux.

Qu'est-ce que Stéphane pouvait comprendre à ça ? Rien. Stéphane était sans respect, sans patience. La preuve ? Tout. Tout était pour lui matière à dérision. Un soir mémorable, c'était plusieurs années avant ces événements mais il y a comme ça des choses qui ne vous quittent pas, il était arrivé chez ma mère pendant que nous faisions la vaisselle. Il avait à la main *Une saison en enfer*, il venait de ramasser une vieille édition sur les quais, mais c'était un livre qu'il connaissait par cœur, il avait une passion pour Rimbaud.

Sans ouvrir le livre, il le brandit à côté de l'évier et se mit à réciter :

« Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle »...

Il alla se planter devant une glace, s'ébouriffa les

cheveux, poussa sa cravate de travers, se fit une tête d'enfant hautain et boudeur, bien sûr il ressemblait.

Avant que nous ne puissions rire il saisit ma mère à la taille et l'embrassa dans le cou.

... « La femme, c'est connu, est l'avenir de l'homme ».

Il lui prit la main, la baisa tout en l'entraînant vers la cuisine. Il nous fit le geste de le suivre.

– « Il faut être absolument moderne », et il se mit à montrer du doigt les appareils, les machines, il posait un doigt, suivait les contours, désignait et caressait.

Tout d'un coup il me sembla percevoir où il voulait en venir. Je me tournai vers ma mère. A ma surprise elle tremblait de colère.

– Parce que, dit-elle d'une voix blanche, tu penses que tout ça... Elle refit les gestes de son frère.

Stéphane l'interrompit.

– Oui, oui. Ce sera votre libération.

Ma mère tapa du pied.

– Je n'aime pas quand tu plaisantes avec des choses sérieuses.

– Mais je ne plaisante pas. « La morale est une faiblesse de la cervelle », mais je ne plaisante pas.

– Alors tu vas accepter l'offre de l'Agence ?

Elle évoquait un contrat qu'une grande agence de publicité avait proposé à Stéphane et qu'il hésitait à signer.

Stéphane parut ne pas comprendre.

Il resta silencieux un moment. Ensuite il dit à voix basse et en détachant les syllabes :

– « J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à la plume vaut la main à la charrue. Quel siècle à mains »...

Ma mère se leva et quitta la pièce.

Il cria derrière elle :

– « Inventer un verbe poétique accessible un jour ou l'autre à tous les sens ». La publicité...

Ma mère revint sur ses pas comme une furie :

– Pour dîner avec le diable il faut avoir...

– Une très longue cuillère, coupa Stéphane, et c'était comme une fin de non-recevoir à sa sœur.

A ce moment-là je me rendis compte que Stéphane était ivre : il essaya de faire un tour sur lui-même, esquissa une grimace et dut s'asseoir.

Il mit la tête sur ses bras et dit, on entendait à peine mais je reconnus :

– « Moi, ma vie n'est pas assez pesante, elle s'envole et flotte loin au-dessus de l'action, ce cher point du monde. » Il reposa sa tête sur ses bras et s'endormit brutalement.

Stéphane n'est jamais revenu là-dessus, au contraire. Je me demande s'il pouvait parler à sa sœur sans la provoquer.

Un jour, six mois peut-être avant les événements, il était déjà bien engagé dans sa carrière, il travaillait beaucoup, était très apprécié, j'étudiais dans ma chambre et j'ai entendu des cris. Je me suis précipitée, j'avais reconnu la voix de ma mère, elle hurlait comme si elle était tombée.

Stéphane, assis dans un fauteuil, l'air sincèrement étonné, se tourna vers moi et très calme me dit :

– Voyons ce que tu en penses, toi.

Ma mère cria :

– Ne recommence pas.

– Calme-toi, dit Stéphane. Et très vite, comme s'il se jetait :

C'est pour du papier-toilette, nouveau, ouaté et à double épaisseur. « Résistant et absorbant ». C'est pas excellent ?

Ma mère le gifla.

Assis, se tenant la joue, il commença à rire. Ensuite il se leva et dit, il s'adressait à moi :

– Elle a peur que le vieux entende et qu'il ait de la peine. Mais ne t'inquiète pas. Et il se mit à crier à son tour, il ne s'adressait plus à moi ni à sa sœur, il criait dans le vide :

« Résistant et absorbant ». C'est dommage qu'il soit mort. J'aurais aimé qu'il l'entende pour de vrai. Mieux qu'une médaille. Immortalisé dans un slogan.

Ma mère se mit à pleurer.

J'avais la gorge nouée. Elle avait l'air d'une petite fille et je la voyais, comme sur une photo que je connaissais, son père à côté d'elle, penché, la tenant par la main.

Stéphane partit et la seule chose qu'il trouva fut de se mettre à boire énormément. Il téléphonait, ma mère s'inquiétait et lui demandait de venir.

Ce grand-père, je l'ai peu connu. Un juif entreprenant et mélancolique qui avait tourné le dos à la pauvreté et à la peur et avait quitté les territoires de la Russie et de la Pologne après la Première Guerre mondiale. Son père à lui, ma mère m'en a souvent fait le portrait, imaginaire bien sûr mais véridique. C'était un « Luftmensch » comme on disait, un homme d'air et de vent, un colporteur allant et venant d'un village à l'autre, au milieu de petites maisons basses et bruyantes, pleines de livres, de bougies et de chants, elle le décrivait menant une vie pénible, une vie de presque rien, poussant cette carriole trop légère, poussant, presque flottant, avançant, trébuchant, se raccrochant aux bras de la carriole, passant sans peser dans les couloirs du monde. Alors son fils était parti, avait traversé sans

se retourner les grandes plaines d'Europe, on le voyait, petit, un sac, les immenses étendues plates, sûrement dans la tête cette image de l'homme de vent, grimaçant et creux, les bras écartés comme un épouvantail, et il s'était installé en France, était devenu un musicien, violoniste, voulant peut-être travailler l'air plutôt que de le subir, le travailler et le transformer en sons. Rêvant de construire l'avenir aussi, socialiste. Mais aucune confiance dans les hommes, seulement dans les idées, il lui fallait des idées fermes et sans appel, des blocs.

Pendant la guerre, résistant héroïque. Il n'en parlait jamais.

Après, comment il vécut le trou de l'extermination. Il voulut partir aux antipodes, en Australie. Seule la maladie puis la mort de sa femme l'empêchèrent.

Il ne parlait pas à ses enfants, ni à sa fille ni à Stéphane. Ce n'était pas un silence méchant, je cite ma mère, non, il n'y arrivait pas, c'est tout. Il se glissait sous le silence comme sous une couverture ou un vieux châle. Stéphane, accroché à ses genoux pendant qu'il lisait le journal. Ensuite, grandissant, furieux, dans ce silence.

Mais à l'enterrement, de cela je garde le souvenir, Stéphane, liquéfié, pleurait sans arrêt.

Oui, mais alors ? N'y a-t-il pas un moment où l'on s'avance seul, en dehors des liens ? Ma mère a pris ce silence autrement, peut-être parce que c'était une femme, il me semble que le silence elle l'a traduit pour elle en incertitude, anxiété, questions. Son côté Miss Nobody Knows.

Mais Stéphane tournait toujours son angoisse sur les autres, il la refilait aux autres, il se débrouillait toujours pour ça. Aux pires moments de la guerre du Vietnam, juste avant que je ne parte de la maison, il avait adopté un ancien soldat américain, il le trimballait partout avec lui, je ne sais pas comment ce type s'était retrouvé en France, peut-être il n'avait même pas été soldat. Un grand chauve, les yeux protubérants, une boucle d'oreille en or. Je n'ai jamais rencontré

un être pareil. La première fois qu'on s'est vus, il m'a dit :

– Je vais te raconter une histoire de guerre. C'est un sergent, il est le seul à revenir d'une attaque, tous les autres sont morts. Lui, il revient, et il meurt avant d'avoir pu dire comment ça s'est passé.

J'attendais la suite. Au bout d'un moment je dis, Et après ?

Il me regarda les yeux vides. Ensuite il dit, Et après ? Après c'est tout. Ça ne te suffit pas ? Il se mit à rire, c'était comme s'il crachait.

Quand je voyais Stéphane avec lui, je les évitais. Mais une fois j'étais dans un café avec une amie, ils nous ont surprises. Le type est venu vers nous, Stéphane traînait derrière, le type s'est penché vers mon amie et lui a dit, Fais-moi une pipe. Mon amie a dit, Quoi ? Il a répété en ajoutant, Je te paye. Elle s'est levée, il l'a attrapée, il la secouait en murmurant, Merde, je te paye. Stéphane a réussi à les séparer, on s'est enfuies. Toutes les deux on tremblait. C'était comme si tout d'un coup la guerre était là en direct, comme si ce type amenait la guerre en direct dans ce pays où on vivait nous.

Oui, Stéphane était en guerre. Mais qu'il se la garde, sa guerre, qu'il se la garde. Il m'encombre, il me colle. J'aimerais tellement pouvoir oublier, oublier, oublier, et je ne sais même pas quoi.

Que Stéphane ait pu être tué me paraît à la fois absurde et nécessaire. Absurde et nécessaire, c'est ce que Miss Nobody Knows disait de lui.

Miss Nobody Knows, elle, ne menait aucune guerre. Est-ce pour ça que je l'aimais ? Une grande fille, cheveux dans le dos, ou parfois relevés, une frange. Jeune. Mais elle pouvait avoir l'air d'une vieille, une petite vieille grise, courbée, abattue. Décorée, plutôt qu'habillée. Ses fleurs en papier, ses jupons.

Qu'est-ce qu'elle faisait pendant que j'étais à l'atelier ? Je n'en sais rien. Elle se promenait, avec

son carnet. Le mot promener ne convient peut-être pas, il y avait toujours en elle une sorte d'urgence, une tension. Mais elle prenait le temps de voir. La Seine, les quais, les quartiers autour. Elle avait une passion pour les carrières de sable. Elle s'arrêtait devant, elle disait qu'elle se voyait glisser. Elle avait une façon de prononcer, Carrières de sable, les mots se déployaient, on entendait l'enfance et en même temps, c'était la société tout entière qui s'éloignait, qui glissait.

Elle aimait certains cafés autant que je l'aimais. Elle disait, J'ai trouvé un bon café.

C'est drôle, cette façon de dire qui m'est venue. Mais en un sens c'était ça : elle était un lieu.

Je veux dire qu'avec elle je me retrouvais, je me reposais, malgré ou à cause de ses questions.

Elle regardait les fenêtres allumées le soir. Elle demandait toujours, Qui vit là ? Elle rêvait sérieusement.

Elle portait toujours de vieux vêtements, la plupart achetés dans des marchés aux puces. Elle aimait caresser le tissu souple, usé.

Elle avait une peau si douce, lisse et douce, et quand elle dormait elle respirait comme un bébé. Le matin en se réveillant elle mourait de faim, ça nous faisait rire. Impatiente.

Elle était accrochée à ses questions. Je ne sais pas dire l'effet que ça me faisait quand je l'enten-

dais. Ou parfois seulement quand je la voyais. J'imaginai l'intérieur de sa tête, l'enchevêtrement sans fin d'interrogations. Pertinentes, ou au contraire sans aucun intérêt.

Elle adorait manger mais elle ne savait pas faire la cuisine, aucune recette. Mais elle pouvait aussi manger n'importe quoi, des choses emballées, industrielles.

Un jour elle a disparu, c'est tout. Je l'ai dit, je l'ai rencontrée en septembre, elle est partie l'été suivant. Je n'ai jamais pensé qu'elle resterait. Mais elle m'a laissée seule avec mes ruminations, la mort de Stéphane, toute cette horrible période qui a suivi les événements, où l'on ne savait plus qui l'on était, quoi faire.

Bien sûr je parle pour moi. J'étais désorientée. Et il me semblait que l'époque, la grève, les événements, la traversaient, elle, Miss Nobody Knows. Je n'aurais pas dit ça comme ça à ce moment-là, je m'en rends compte maintenant. Elle faisait partie de l'époque, comme une partie peut représenter le tout. J'aurais voulu la garder.

Une sorte d'écho, de résonance, de rappel. Lui parler, et tout me revenait. Et elle quand elle me parlait, ça me plaisait, ah comme ça me plaisait.

Une fois elle m'avait décrit « la journée idéale ». Elle aimait beaucoup faire ça, inventer des choses parfaites. Mais ce qui était particulier, c'est qu'à l'intérieur de cette chose parfaite, tout n'était pas parfait, loin de là. Elle cherchait autre chose. Je ne me souviens pas de l'ensemble de la journée, mais

il y avait un moment au café. Ce café serait grand, solitude possible, très ouvert, à un bon carrefour. Et dans ce café, on pourrait « tout voir ». J'avais demandé ce que c'était, « tout ».

Elle m'avait dit, Tout, tout ce qui ce passe. Deux jeunes gens en grande conversation, qui arrivent, s'assoient, au premier abord ils ont l'air très sympathique. Ensuite on se rend compte qu'ils continuent à parler pendant que le garçon attend debout la commande à leur table, ils font exprès, c'est pénible.

Deux femmes d'âge moyen. L'une parle de son indépendance, maintenant elle ne pourrait plus vivre avec un homme, non vraiment. L'autre hoche la tête, et ajoute, Et de toute façon tu as ta fille.

Une scène de jalousie qui tourne, tourne, à toute vitesse, Tu l'aimes, Je l'aime, Je la déteste, Elle m'aime.

Un garçon beau, mais beau. Elle en parlait, elle ouvrait les mains, elle soupirait, elle riait. Après elle disait, Il était là, assis, voilà, tellement beau que la rue, la ville, le monde, tout venait se placer autour de lui.

Elle avait une valise de vêtements, et une autre, extraordinaire, magique, où elle gardait ses possessions. Des morceaux de tissus, des dentelles, des livres, des classiques, une casserole minuscule, « pour le lait », un album de photos qu'elle ne mon-

trait jamais, une poupée nommée Nora, une montre ancienne qui avait de la valeur, différents cahiers, des cailloux, elle était une mystique des cailloux, une cassette où une voix de femme, elle disait que c'était sa mère, chantait « J'entends le loup, le renard et la belette, J'entends le loup et le renard chanter ». Elle aimait beaucoup cette cassette, moi non. La voix de la femme tremblait.

Elle adorait le cinéma, elle y allait très souvent, et elle adorait raconter après. Une fois elle avait raconté la dernière scène d'un film, une femme lit à son mari une lettre d'amour, magnifique, le mari écoute, il est très ému, la lettre est tellement belle, quand elle a terminé il lui demande qui est l'auteur de cette lettre, « Mais c'est toi », dit la femme, et ils restent tous les deux assommés. Elle avait dit qu'elle comprenait parfaitement cette scène, et elle avait ajouté, C'est comme si j'étais née cette nuit-là. Ensuite elle avait secoué la tête.

Ce qu'elle aimait surtout, au cinéma, c'était les femmes, leurs formes et leurs histoires, et après, les faire parler et les imiter, elle prenait leur voix et leur silhouette, j'avais l'impression que ça l'apaisait. Je pouvais rester des heures à l'écouter.

Il y avait les figures inventées, archaïques, les femmes fortes et terribles, maquillées et mises en plis, elles parlaient dur, le plus souvent américain, elle répondaient du tac au tac, et le décor où elles évoluaient était l'Ouest, ou les rues de New York, ou des bars. C'étaient presque des stéréotypes, elles faisaient le lien avec les héroïnes de l'enfance, elles jouaient à être objet et enjeu, Very expensive, eh ?, elle imitait le gangster qui caresse du même geste le manteau de fourrure et sa propriétaire, et en même temps ces femmes savaient se battre, se

défendre et se venger. Mais il y avait aussi celles qui débordaient d'emblée l'image, elle les décrivait en train d'attendre aux carrefours de banlieue, sur les quais de gares, devant les portes des usines, dans les cafés. Certaines parlaient russe, comme cette grand-mère, elle faisait son geste pensif, qui se tenait la joue, qui n'en voulait pas à son vieux mari quand il la battait, il battait tout le monde, et il revenait après tourner autour d'elle, honteux, penaud. D'autres parlaient une langue dont même les intonations étaient étranges, ressemblaient à des cris, c'étaient souvent des femmes prostituées, arrivées directement d'un monde japonais et médiéval. Vie de malheur, poussée toujours plus loin vers une existence anonyme, retranchée comme une pierre. Son visage se figeait de souffrance pendant qu'elle racontait, elle devenait elle-même une de ces « femmes galantes », utilisée, accroupie devant un mur au soleil, qui regardait au loin passer son fils et sa vie.

Mais elle s'enthousiasmait pour les femmes prises dans la guerre récente, résistantes, leur allure, leur beauté. Une beauté moderne, disait-elle, où tout se voyait, se remarquait, les grands yeux, le nez, les cheveux dénoués, les seins moulés, les jambes nues et les talons hauts, elles parlaient italien, on comprenait presque, et quand elles couraient, se retournaient, allumaient une cigarette ou tom-

baient, tuées, elle disait qu'on gardait dans la tête la forme de leurs courbes, de leur corps.

Et toutes ces femmes plus anciennes, d'un temps plus ancien même quand il était proche, la conduisaient vers les tout à fait contemporaines avec lesquelles elle dialoguait en français. Elle disait qu'avec ces femmes elle pouvait retrouver ce qu'elle était en train de vivre, mais cadré, projeté légèrement à distance et agrandi, intensité et angoisse, rire et colère, les sentiments et les rages, comment faire coïncider l'idée et le monde, une femme et une femme, vivre sa vie. Elle disait que les femmes de ces films ne comblaient pas comme des figures de rêve, mais qu'elles surgissaient vivantes et souples comme des pensées que l'on pouvait avoir, que l'on avait. *« Est-ce que tu m'aimes ? Tu aimes ma bouche ? mes yeux ? Tu aimes mes seins ? mon ventre ? Et mes jambes, tu les aimes ? »*

Chaque élément de sa vie, elle voulait le poser à côté d'elle, le considérer. Aussi bien comment la table se plaçait dans la lumière de la fenêtre que « d'où venons-nous ». Je l'aimais pour ça, cette absence de hiérarchie, d'organisation, de système, son sens du détail, c'était sa force et sûrement aussi sa difficulté. Parfois ça la rendait insupportable, ennuyeuse même. Elle cherchait, elle cherchait, mais elle ne pouvait pas dire quoi.

Elle avait le don, je ne sais pas s'il faut l'appeler comme ça, je ne sais pas si elle le vivait bien ou mal, de transformer son angoisse en questions. Me rappelant la suite du blues qu'elle chantait je l'appelais parfois Miss Up and Down : Sometimes I'm up / Sometimes I'm down... Parfois je suis en

haut / Parfois je suis en bas... Miss Haut et Bas... Elle était ou très gaie ou très triste.

Mais ce mouvement, en haut, en bas, elle l'attrapait, elle s'en saisissait, et il devenait autre chose, une interrogation. Je la vois marchant dans la rue, son pas s'accélère, elle marche très vite, elle court presque. *Une ville, qu'est-ce que c'est ? La société ?*

Je suppose qu'elle cherchait seulement à vivre, mais jamais elle n'aurait dit ça comme ça, trop lourd, imprononçable. Et vivre comporte aussi une dimension de réponse au monde qui lui manquait, et qui était peut-être une origine de son inquiétude. Comment cela pouvait-il lui manquer ? Elle avait un côté suspendu, sans ancrage, léger, trop léger sans doute. En souffrait-elle ? Je n'ai jamais su exactement. Je la vois en train de faire les mouvements pour entrer dans le lit, s'ajuster. Un bébé.

Elle répétait souvent les mots de l'affiche, parfois ça la faisait rire, parfois elle était furieuse. Ou encore elle les chantonnait sur l'air de Nobody knows the trouble I see. Qu'est-ce qui se passe ? / Il ne se passe rien / Qu'est-ce qui s'est passé ? / Il ne s'est rien passé / Pourtant j'avais cru comprendre / Il ne faut pas comprendre.

Elle m'a écrit une fois, peu après son départ. Une carte où elle avait recopié ces mots, elle avait seulement ajouté une rangée de points d'interrogation et de cœurs.

J'ai dit qu'elle me faisait penser aux femmes de l'usine. Oui, et aussi à quelque chose d'insaisissable, de difficilement saisissable, qui était là pendant la grève et l'occupation. Quelque chose est en train de se passer, quelque chose se passe : seulement ça, le sentiment de ça.

Quelque chose se passe... C'était dans l'air pendant ces années-là, du moins on pouvait le penser. Une drôle d'époque, en somme, une transition, mais on ne savait pas vers quoi. Les tours continuaient à monter, les jupes à diminuer, les rues semblaient toujours plus pleines de choses à voir, vivantes et mouvantes, glissantes aussi, flaques de pluie ou d'essence, miroirs et reflets, sans doute on passait de l'enfance à l'âge adulte et l'énigme qui flottait dans l'air était aussi celle-là. Un sentiment

étrange et émouvant, une sensation, mais de quoi. C'était là, imminent, quelque chose venait, ou était déjà venu, quelque chose s'ouvrait et se refermait, urgence et trouble, tout est signe, tout a un sens, on court, on cherche, et des images restent, prémonitoires et brouillées, comme des mots très forts, très forts et à côté, et qui pourraient – rêve ? illusion ? désir ? – dire rien de moins que le vrai sur le vrai. « Quelque chose se passe »...

On le chantait aussi, d'une façon agressive, adressée. *Something is happening / And you don't know what it is / Do you, Mister Jones ?* Quelque chose est en train de se passer / Et tu ne sais pas quoi / N'est-ce pas, Mister Jones ? Quand on l'imaginait, ce type qui ne comprenait rien, ce Jones qui entraînait dans la pièce, qui ouvrait grands ses yeux et qui posait ses questions stupides, chacun le voyait à sa façon, et ce zombi, ce mort vivant que je me représentais moi, n'était pas le philistin bête et plein de bonne volonté de la chanson, non, pris, entraîné dans le grand mouvement tournant et rythmé qui annonçait ce qui allait venir, c'était bien sûr un personnage cynique et soi-disant moderne à l'image de Stéphane. Mais voilà, c'était réconfortant comme une vengeance, il restait planté, il ne comprendrait jamais rien.

Que quelque chose vienne du dehors, à votre rencontre, et vous étonne, vous enlève, vous sou-

lève, vous fasse basculer, c'est là, c'est maintenant, on est au bord, on est avec, on sent la pression et on la crée, tout arrive, tout peut arriver, c'est le présent, et le monde se creuse et enfle, et les parois reculent, elles sont transparentes et elles reculent, elles s'écartent, elles s'éloignent, elles laissent la place, et c'est maintenant et maintenant et maintenant... C'est ce que l'on peut éprouver dans l'amour, dans l'art, il est rare de l'éprouver dans la société, où l'on est presque toujours confronté à une part d'inertie obligatoire, où l'activité que l'on déploie, que l'on peut déployer, va presque toujours avec le sentiment pénible de sa limite.

Mais pendant la grève on pouvait le toucher du doigt, le frôler.

Une fois vers la fin il y a eu un bal. Les fils tendus, la sono. Un accordéon. Tout le monde a dansé. C'était heureux et forcené en même temps. Occuper de façon visible les lieux à l'envers. Ou peut être essayer de donner une représentation physique, concrète de ça : quelque chose se passe.

Les femmes des presses surtout étaient déchaînées. Leurs grands corps, leurs petites robes à fleurs. Elles dansaient ensemble dans les bras l'une de l'autre, la cigarette à la bouche, sensuelles et massives. C'était joyeux et bizarre comme des statues tout d'un coup en mouvement. Elles chantaient les paroles, elles interpellaient ceux qui ne dansaient pas, elles s'amusaient et tournaient, présentaient leurs bouches très maquillées, rouges, leurs cheveux courts et leurs seins, et avec leur

allure double, carrure d'homme et mine de femme, elles étaient comme l'usine entière, joueuse et menteuse, rassemblée.

Il fallait des mots, mais les mots étaient à peine suffisants, ils couvraient tout juste, en fait ils laissaient beaucoup dessous, et c'était voulu, ils étaient posés légèrement, à peine, personne ne voulait se les approprier, les phrases étaient comme ces fils tendus. Étonnant à quel point on ne pouvait pas dire, sans doute dire aurait été trop violent, et pour soi-même d'abord. On serait arrivé à une critique trop forte, insoutenable, de tout.

Mais assis, attentifs, sur les caisses, sur les grilles, sur les murs, ou debout, sur les tables, discutant. Positions inattendues. Jeux de ballon, jeux de boules. Musiques et pique-niques. Tout le monde enfant.

Venir la nuit.

Parler aux hommes.

La nuit, les hommes. La fonction de production transgressée, en idée et en fait.

Malentendus possibles, bien sûr. Discours. Le curé, le roi du discours. C'était un prêtre-ouvrier. Grand, maigre, dégingandé, il flottait dans son corps. Il avait ses idées, sentimentales, pleureuses, sur les ouvriers, êtres souffrants, humbles, qui n'iraient certes pas bien loin, quoique peut-être au ciel, il fallait l'espérer, accablés sans le savoir par

l'ignominie d'être des hommes. Hommes tombés, chus, mais aimables pour cela même par lui, jeune vieux curé qui ignorait combien il haïssait, quoi ? sans doute le désir erratique, concret, inclassable qui portait chacun. Il participait à l'occupation de l'usine, mais au fond ça ne l'intéressait pas.

La jeune femme à lunettes. Elle avait fait venir son amie dans l'usine, avec sa petite fille. Toutes les trois adossées à un mur, tranquilles, apaisées. Elles attendaient.

Des jeunes immigrés. Ils couraient partout, ils voulaient tout voir, tout comprendre. Ils se faisaient expliquer, comment ça marche, qui fait quoi. Leurs cheveux bouclés, leurs petits blousons, leur bonheur.

Les syndicalistes, en groupe, mais pas d'accord entre eux. L'un d'eux était d'origine italienne, beau visage fin, heureux et inquiet, Où allons-nous. Un autre, grand et musclé, cégétiste de l'appareil, voix de son maître rabat-joie et agressif. Les ouvriers le surnommaient « Ben quoi ? ».

Le « Cubain ». Un ouvrier espagnol qui était allé à Cuba. Petit, râblé, révolutionnaire. Du matin

au soir il était là, sauf le dimanche. Une fois il m'avait invitée, j'avais connu son H.L.M. Mais j'avais proposé à ses deux filles, collégiennes, de leur présenter des camarades et il avait été mécontent.

La fille blonde si jolie. Des rumeurs circulaient. Il était question d'une 2 CV garée dans la rue un peu plus loin. Certains, surtout des femmes, faisaient la moue et disaient que ça ne devait pas être bien confortable.

Ceux qui sont restés chez eux, hors du coup. En ville, une fois, le petit balayeur, terrifié, hirsute. Il ne venait pas à l'usine occupée. Il était blanc, fou d'angoisse. Il avait demandé quand ça reprendrait. Bien sûr on ne savait pas, mais ce qui était frappant, c'était qu'il ne parlait pas de travail, il disait, « quand ça reprendra », et on voyait comme un mouvement accéléré, infini tournant, broyeur, et lui dedans. On ne pouvait pas lui en vouloir, personne ne lui en a voulu.

Des gens venaient, seuls ou en groupes. Des étudiants, tous les jours, s'informaient, apportaient des nouvelles, parfois de l'argent. Amitié. Discussions permanentes, pour ou contre la peine de mort, l'avortement, où va la vie. Le débat le plus féroce porta un jour sur les fous, que fallait-il en faire, les enfermer ou non, et d'ailleurs, qui l'était.

Des jeunes agriculteurs, avec de gros sacs marron, pommes de terre. Ils étaient restés pendant deux jours pour parler. Des grands types maigres, leurs mains larges et plates, leurs chemises repassées, leurs grosses chaussures. Ils voulaient voir, d'abord, connaître, les machines, les chaînes. Ils comparaient les heures passées, la forme du travail, ils racontaient les bêtes, les saisons, et des champs et des clairières s'ouvraient, on s'imaginait avançant

sur un chemin, entre des buissons, on voyait la terre, les branches des arbres, les fruits, la courbure bleue du ciel.

Des instituteurs aussi étaient passés, trop rapidement, deux hommes et deux femmes, surexcités, ils étaient en train de rédiger un projet sur l'Ecole, ils rassemblaient les idées, alliance du travail intellectuel et du travail manuel, formation continue pour tous, partage des tâches pénibles, chacun éboueur par roulement, « moins de rendement, disaient-ils, et plus de joie ». Tout le monde d'accord.

Un professeur de faculté, tout seul. C'était un monsieur souriant et réservé, professeur de médecine, qui ressemblait à Victor Hugo. Il avait proposé une permanence Santé. Il s'asseyait dans un coin, regardait, écoutait. Il parlait peu, mais il s'était fâché une fois, très fort, une après-midi où la discussion avait porté sur la médecine du travail. Il avait employé le mot « foutaises ». Le « Cubain » et lui s'aimaient beaucoup, ils parlaient ensemble de l'Espagne, de la guerre civile, du franquisme.

Des gens du quartier. Les ménagères cuisinaient des plats chauds. Un retraité vieux, mais vieux, avait apporté son trésor, un livre introuvable publié en 36, et tenait absolument à lire des passages à voix haute. Les jeunes l'écoutaient assez gentiment mais le trouvaient casse-pieds.

Un matin trois femmes s'étaient arrêtées, elles étaient à vélo, très maquillées, avec des bas résille et des minijupes. Elles avaient dit qu'elles formaient avec quelques autres un groupe, les Prostituées Philosophes. L'une d'elles était un travesti et s'appelait Marie-Claude. Elles n'avaient pas d'idées précises mais elles étaient contre l'oppression. Elles avaient voulu voir les différents ateliers, elles s'étaient tout fait expliquer, ensuite elles étaient reparties en laissant un numéro de téléphone.

Un groupe d'étudiants avait organisé du théâtre. Tout le monde assis sur des bancs, la nuit chaude, enveloppante, et le ciel clair, strié. Quelques nuages filaient, s'arrêtaient, bouts de rideaux, morceaux de toile. Le vieux phono, quelques rengaines. Il y avait beaucoup de chansons, une fille magnifique avec des cheveux jusqu'au bas du dos venait se planter devant les spectateurs et chanter la vengeance de Jenny la souillon qui rince les verres, fait les lits et se rêve pirate. « Et quand viendra le navire aux huit voiles et aux cinquante canons... », elle chantait, alors « on me demandera lequel doit mourir ». Là, disait la chanson, il y avait un silence total. Elle le chantait, ce silence, elle s'arrêtait et fermait les yeux, et quand elle les ouvrait à nouveau, elle disait : « Tous », et elle

dirigeait vers le public ses grands yeux renversés, blancs.

Beaucoup de costumes, des filles déguisées en garçons et quelques garçons en filles, ils changeaient leurs tenues devant le public calmement en les tirant d'une grande malle posée sur un banc au milieu des spectateurs, et les costumes comme les mots faisaient partie d'une sorte d'exploration collective, une démonstration naïve et efficace. Retrouver le sens du jeu enfantin, être actif, maîtriser une part de réalité, et en même temps s'essayer à penser en posant les mots, en les écoutant, en les regardant du dehors. Chaque mot devenait une clé, une petite clé minuscule, relative, pour commencer à entrer dans le monde, pas à pas, on ouvre, on tourne un bouton, on fait un geste, un autre, quand on ouvre une porte soi-même, ça va, c'est quand elle s'ouvre toute seule qu'on a peur.

Il y eut aussi une visite dont personne ne sut quoi faire. Deux anciens détenus, un homme et une femme, qui voulaient absolument parler de la prison. Au début tout le monde était d'accord pour les écouter. Mais il s'avéra qu'ils voulaient moins parler des conditions de détention que de ce qu'ils avaient fait. Ils avaient une sorte de position de rédemption, ils cherchaient à expliquer comment ils avaient changé « à l'intérieur ». Ils disaient qu'ils ne croyaient pas en Dieu, non, c'étaient leurs actes qui revenaient leur parler.

La femme surtout insistait. Elle avait fait quinze ans de prison pour avoir tué son mari. C'était une femme minuscule, avec une élocution difficile, elle portait un pantalon et un tablier, depuis elle était devenue aide-boulangère. Quand

elle avait raconté son histoire, son mari la trompait et la battait, elle l'avait tué, une femme des presses avait souligné bruyamment qu'elle comprenait, c'était si difficile pour une femme de divorcer. Au lieu d'être reconnaissante de ce soutien, la femme avait été furieuse.

Ils disaient beaucoup que les conditions de détention étaient horribles, horribles, mais qu'ils voulaient parler d'autre chose. De quoi ? Du crime. Mais encore ? Ils ne savaient pas. On finit par les traiter d'illuminés, et même le curé, opportuniste, les abandonna. .

Dans l'usine, au montage, une vieille ouvrière, d'origine polonaise, qui était là depuis des années mais ne parlait toujours pas bien le français, elle vivait entourée de Polonais. Elle était habillée comme une paysanne polonaise, ou peut-être comme n'importe quelle paysanne du monde, jupe ample, fichu et chaussettes. Elle souriait sans arrêt, un sourire d'une douceur incroyable, tout le visage souriait, les yeux, le nez, les joues. Elle disait que la France était un bon pays, qui l'avait accueillie, encore adolescente elle avait fui la Pologne et la malédiction parentale pour se marier. Sa meilleure amie, sa copine comme elle disait, était une Martiniquaise qui ressemblait à la Vierge noire de Cracovie dont elle avait une image dans son portefeuille. Non seulement elle est venue tous les jours,

mais elle apportait tous les jours des gâteaux, des pâtisseries très sucrées, décorées, avec beaucoup de crème, elle faisait partie d'un comité de quartier, elle organisait d'autres Polonais, elle discutait dans son Eglise, et même si elle était extrêmement catholique elle était une des rares femmes qui ne disaient jamais du mal de la blonde si jolie. A la fin de la grève elle pleurait.

Elle avait raconté la mort de son mari, il travaillait dans le bâtiment, il était tombé d'un échafaudage. Ensuite elle avait fait une enquête. Quand elle avait dit le nombre de morts par jour dans le bâtiment, tout le monde était resté bouche bée, même les délégués syndicaux n'y croyaient pas, seuls les immigrés avaient hoché la tête, eux n'étaient pas surpris.

Il y avait un ouvrier, un tourneur, qui venait toujours travailler en pantoufles. Il n'était pas vieux, mais abîmé, abîmé. Grand, voûté, les traits marqués, une salopette bleue et ces grosses pantoufles à carreaux gris et marron qui ballonnaient mollement. Pendant la grève il était là du matin au soir, les cheveux bien lisses, en costume du dimanche, trois pièces, chemise blanche, gilet, cravate, et chaussures en cuir. Il avait apporté son transistor, et quand il ne faisait pas des rondes, il écoutait les nouvelles et allait les commenter aux copains.

Un des jeunes immigrés habitait mon quartier et on se débrouillait souvent pour venir ensemble. C'était un beau garçon, qui aimait rire et discuter et qui appelait les filles ses petites sœurs. Mais vers la fin de la grève il est devenu morose, hargneux, il

disait qu'il ne croyait plus à rien et répétait qu'il allait devenir boxeur ou faire travailler les femmes.

La femme d'un syndicaliste avait organisé un pique-nique en forêt. Presque tout le monde s'était inscrit, sauf ceux qui étaient de garde. La forêt était pleine de lumières, si calme, si douce. Toutes les feuilles, une par une, tous les chemins. On avait emporté des poulets grillés, du pain, des fruits, rien ne pouvait être plus délicieux. Les enfants jouaient à cache-cache entre les troncs, et on discutait sur l'éducation, la nature, l'industrie.

En quoi était-ce différent d'une autre fête ? C'est comme ça, ça l'était. On prenait quelque chose à quoi on n'avait pas droit, sans doute. Mais le mot « prendre », là encore, ne convient pas. Ce n'est pas que ce n'était pas violent, bien sûr ça l'était. Alors ? C'est plutôt que les choses, les événements, étaient d'abord vécus par rapport à soi-même, à sa propre vie, à sa vie possible, idéale et voulue, à ce que l'on aurait voulu de la vie, et non par rapport aux autres, ceux qui étaient en position d'empêcher. La vengeance comptait, obligatoire, mais c'était en second.

Les cadres. Interdits d'usine. Une fois, vers la fin, ils sont revenus, groupés devant la porte, un tract menaçant à la main. Les grilles fermées les rendaient enragés. Quelques ouvriers et beaucoup d'ouvrières les narguaient. Leur masse noire, leurs cravates.

Il y avait un contremaître particulièrement détesté qui s'appelait Loiseau et que l'atelier surnommait « Drôle d'oiseau ». Grand type beau, comment pouvait-il faire ce travail, surveiller, contrôler, faire taire. Il expliquait à toutes les nouvelles que les autres n'étaient que des « bonnes femmes » dont il fallait se méfier, des pestes, et quand on avait terminé sa pièce on devait aller lui montrer. Il l'examinait, un sourire en coin, et on regardait ses doigts souples, ses bagues. Sans doute il était la

plus bonne femme de toutes. Quand les femmes l'ont vu aux grilles, elles jubilaient.

Les revendications, il y en a eu, bien sûr. Mais elles étaient à la fois sérieuses et vraiment à côté. Il s'agissait d'autre chose. Un récit circulait dans un tract anonyme, il racontait une histoire qui s'était passée à Paris. Un homme en voit un autre qui longe un mur, il marche vite, vite, il est agité, fébrile. A un moment il s'arrête, sort un marqueur de sa poche, et lentement, soigneusement, avec application, il se met à écrire sur le mur. Il prend tout son temps, quand il a terminé il se recule pour se relire, il hoche la tête, ensuite il s'en va, satisfait. Une fois qu'il est parti, l'autre s'approche et lit : JE N'AI PLUS PEUR.

Peu à peu il y a eu des tables, des jeux de cartes, un phono. C'était ambigu. L'attente se transformait, le calme devenait anxieux. Plage étalée, sans fin. On ne comprenait pas ce que les directions syndicales fabriquaient, et nous, on ne savait pas quoi.

Après, c'était difficile, redescendre de si haut. Je le dis comme ça à cause de l'image concrète, des femmes accrochées aux grilles, pleurant, déchirant leurs cartes syndicales et refusant de descendre. Pourtant les mots, « si haut », ne conviennent pas non plus, pas du tout. Je l'ai dit, c'était « quelque chose se passe ». Et les discours, même les plus bienveillants, non, ce n'était pas ça.

Et pour moi, cette difficulté s'est vite redoublée, accentuée, figée et fixée par la mort de Stéphane. Il était mort en avance en quelque sorte, en avance pour moi, avant que je ne puisse m'en décoller, et il m'a laissée plantée. Le cadavre était là, comment s'en débarrasser ? D'autant qu'il s'était lui-même imposé comme cadavre. Et je sais bien que ma rage était aussi due à ça, dirigée contre cette mort-là.

Je lui adressais souvent en imagination une réplique tirée de son cher Rimbaud, je l'avais appris à mon tour par cœur, et toujours cette réplique me rendait furieuse de n'avoir pu la lancer en vrai : « Je reviendrai, aurait dit Stéphane, – sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. » Et moi j'aurais répondu : « Et on ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre. »

Cette impression de cadavre impossible à tuer, qui pourrit et qui revient, c'était, après la grève, ce que l'on pouvait éprouver pour l'ensemble de la société, tout apparaissait sous cet aspect sinistre. Une histoire m'était arrivée, j'y repense maintenant, je la vois nette, détachée, comme dans un livre, générale en quelque sorte, pas comme si elle m'était arrivée à moi.

C'était le soir. J'étais partie, je cherchais une chambre.

Je ne connaissais pas la ville. Un fleuve la traversait, ancien et large, et son mouvement humide, son balancement, pénétrait la ville comme un brouillard instable ou comme un rêve. Vieilles berges en terre, talus glissants.

Les rives étaient mal éclairées, dans la ville aussi il y avait peu de lumière et peu d'étages. Tout semblait petit, un conte lointain. Pourtant on sentait l'air vif, la nature proche, les collines.

J'avais vu une annonce pour une chambre dans un kiosque de la place centrale, kiosque en bois, pointu, les annonces étaient punaisées. L'adresse de la chambre était de l'autre côté du fleuve, quand j'arrivai la nuit était presque là.

La maison était au fond d'un jardin, nourriture qui pousse, salades. Le quartier était plein de ces carrés cultivés, sillons maigres. Deux vieux habitaient la maison, la chambre à louer était sous le toit. Tout de suite ils avaient raconté une histoire embrouillée, ils logeaient un jeune couple en échange de petits travaux, jardinage, cuisine, et le mari venait de se tuer, une mauvaise chute. A leur regret ils avaient dû renvoyer la veuve, ils ne pouvaient la garder, pourtant ils la considéraient un peu comme leur fille. Tout en parlant ils souriaient, un sourire vague, indifférent, et ils agitaient leurs têtes molles, on aurait dit des têtes en peluche, et eux, sous leurs couches de vêtements empilés, de gros animaux.

Ils louaient donc la chambre, mais ils voulaient que la jeune femme puisse revenir de temps en temps, quand elle le souhaitait. Elle n'arrivait pas à s'adapter, le choc. Et eux, obligés de louer. Je partagerais la chambre avec elle. D'ailleurs, quel âge avez-vous ? Nous avons le même âge.

L'idée qu'elle reviendrait, elle et son mort, dans ma chambre, cette idée se déployait, devenait

enveloppante comme la nuit qui arrivait. Nuit lourde et fausse comme ces deux vieux et leur accueil repoussant. Nuit ouverte, inquiétante, un sommeil sans sommeil. La toile cirée, le chien, les lumières brouillées. La vieille avait tiré les volets, marmonnant que le mort aurait dû les réparer, et maintenant comment faire.

Ils insistaient, j'étais tout à fait la personne qu'il fallait, ils me montraient une armoire pleine d'affaires, Elles vous iraient.

Je m'enfuis.

Maintenant, après ces tours et détours... Quelque chose est changé quand je pense à Stéphane. L'idée du meurtre est toujours là, mais c'est comme si elle avait changé de consistance. Que Stéphane ait été tué, oui, mais j'imagine un acte paradoxal à la fois violent et vague, une dissolution. Comme s'il y avait eu, non pas « un », mais « du » meurtre, comme si l'acte s'effilochait, se décomposait, disparaissait derrière, quoi ? Quelque chose de flou, de confus, lourd et gris et envahissant comme une transmission sans nom. C'est cette mort flottante, cette figure de cadavre impossible et diffus qui revient. Un deuil avoué et dissimulé et qui plane, qui s'impose. Deuil de qui, de quoi ? De rien, intransitif. Un état. Il est la matière usuelle des choses, l'air que l'on respire, le lien social, il est là, sans

distance, il vous tient, il vous presse, il vous enveloppe. Tellement massif et incompréhensible qu'on ne peut pas le penser, il reste dehors, dehors, dehors. Mais parfois au détour d'une rue, à une terrasse de café, dans le reflet d'une vitrine, il vous saute à la figure, il vous oblige à le nommer. C'était bien lui que j'avais reconnu à l'usine. Toutes ces femmes à côté de leur deuil, les yeux écarquillés, le regardant passer sur la chaîne.

J'ai pensé aux trois jeunes gens que Stéphane avait rencontrés pendant la grève. J'ai voulu connaître l'usine, mais je n'y suis pas allée directement, j'ai fait des cercles autour. Je voulais m'imprégner de quelque chose qui était là, je ne pouvais pas dire quoi.

J'ai pris plusieurs fois le train, j'ai pris des bus, j'ai marché. Dans les gares je m'asseyais sur un banc, je respirais l'air rouillé, je buvais une canette. Je regardais les quais vides se remplir, les petites touffes d'herbe qui poussent contre les murs, entre les rails.

Avant de traverser le grand pont, à pied, je me suis longtemps arrêtée dans la brasserie qui fait l'angle. J'ai regardé la Seine, les péniches, le ciel. J'ai eu l'impression d'approcher.

A la sortie de l'usine j'ai tout de suite reconnu Paulo. Plus petit que je ne l'avais imaginé, tout maigre. Jeans, grosse ceinture, blouson clouté. Bien sûr je l'ai reconnu à son foulard rouge. Usé, plus que vieilli.

Je me suis présentée, j'ai parlé de Stéphane. Je n'ai pas dit qu'il était mort, j'ai dit que je faisais une étude. Paulo était ravi, on est allé prendre un café. Quand j'ai dit que j'avais repéré l'usine d'après la description de ma mère et le récit de Stéphane, il a tout de suite dit, Elle est repeinte, et il a ri. J'ai demandé pourquoi il riait, il m'a dit, Mais si, voyons, ça ne te dit rien ? Moi : Non. Lui :

– A la rentrée, ils avaient repeint toute la faculté. Et le lendemain, en gros sur les murs

blancs, un graffiti, on ne voyait que ça : Tiens, on a repeint.

Paulo riait beaucoup, je suppose qu'il était content de parler. Sa femme était partie depuis longtemps, il vivait avec ses filles, l'une d'elles avait un petit garçon. Il n'avait pas de nouvelles récentes de René ni de Francis. René s'était marié quelque temps après la grève, Paulo avait été invité, c'était une femme splendide, Paulo faisait des gestes, des courbes, très jalouse, même des amis. Francis était retourné dans le Midi avec son institutrice, j'ai eu l'impression que Paulo et lui s'étaient disputés, il faisait du syndicalisme. Avait-il écrit son livre ? Paulo ne le savait pas.

J'ai pensé aux femmes de l'usine, la petite blonde, la fille à lunettes, les femmes des presses, j'imaginai, je me demandais.

Et tout d'un coup il y a eu une phrase de Paulo, il parlait de la grève, de l'occupation de nuit, et du fait que Stéphane s'endormait pendant les gardes : « Il était pas tellement résistant, ton copain. »

Il voulait dire « solide », je le savais. Mais j'ai eu un tel sentiment de tristesse, j'ai failli poser ma tête sur mes bras et pleurer là, dans le café, devant Paulo.

Je suis partie.

Pendant plusieurs jours je suis restée accablée, une impression de gâchis accablante, les mots « pas résistant » tournaient sans cesse, je revoyais Stéphane se moquant de sa sœur et pleurant à l'enterrement de son père. Mais, c'est difficile à expliquer, j'avais le sentiment que cette tristesse si lourde était bonne en même temps. Je savais que la tristesse que j'éprouvais appartenait à Stéphane, je l'éprouvais mais elle était à lui. C'était comme un objet défini, un poids, que je devais, que je pourrais lui rendre. Drôle de chose, un mot. Ce n'était pas un qualificatif, une injure, comme tout ce que moi j'avais pensé jusqu'à maintenant. C'était une petite remarque, incidente, et voilà que Stéphane s'éloignait, une distance se creusait, il tombait, il tombait, il mourait sans doute pour de bon.

Ces mots que j'avais entendus avaient dit quelque chose sur Stéphane, l'avaient fait se détacher, « Voilà Stéphane », Stéphane existait par lui-même, petit et grand, ailleurs, dans une autre histoire et un autre espace, il était repoussé loin, bien loin, en dehors de moi. Et du coup, plutôt que de m'envahir il m'intéressait.

J'ai pensé qu'il fallait que je retrouve en détail comment Stéphane avait vécu ce moment-là.

Je me suis de nouveau beaucoup promenée, je continuais à m'imprégner.

La banlieue m'apparaissait sous son jour le plus mélancolique.

Quelque chose planait, de caché et d'exagéré à la fois.

Une rue trop petite pour les usines qu'elle porte. Usines larges et lourdes. Et cette rue trop petite.

Les grilles toujours béantes même quand elles sont fermées. Sourire plein de dents, grimace.

Un hôtel de rien. Une épicerie. Trois poireaux.

Les gens se ressemblent. C'est faux, bien sûr. Mais quelque chose est pareil, quoi. Ils ne se détachent pas. Ils sont pris dans le fond, la rue, le ciel et la route, l'air. Pesanteur. L'air et le ciel, confondus. On peut toucher le ciel, le respirer. On étouffe.

En autobus, j'ai longé un hôpital, et j'ai eu la

pensée que c'étaient les mêmes gens, à l'intérieur de l'hôpital et dehors. Je veux dire : les mêmes.

Une formule comme une vrille dans la tête : « ni fait ni à faire ».

Le paysage ressemblait à des allées de supermarché. Tout entassé, confus. Tout confus.

Les champs, les poteaux, les immeubles. Quelque chose a été dévasté, l'est resté.

Partout, même quand il n'y avait personne, impression d'une masse, fatiguée, lourde. Effort, fatigue, tout difficile.

Parfois des grosses voitures. Signes de quoi ? Plutôt inquiétants.

Dans les cafés, les conversations. Les mots comme ces gros bracelets-montres, dorés, qui se voient et qui semblent faux, même s'ils ne le sont pas.

J'ai décidé d'aller revoir Paulo.

Paulo avait beaucoup d'histoires à raconter sur Stéphane, presque autant que sur la grève.

Comment Stéphane imitait le discours syndical. C'était à mourir de rire, disait Paulo en faisant une tête sinistre. Toujours utiliser le sujet collectif, les travailleurs, et mettre le verbe au futur, « ne se laisseront pas tromper », « sauront distinguer ». Faire avec les phrases un manteau trop grand, un vêtement trop large, ridicule, tout le monde se sent clown, et le rendre évident, l'exhiber, ce ridicule, ce côté clown, tout le monde complice.

Stéphane disait, J'ai pas de mérite, tous les discours se ressemblent, c'est ce que je fais dans mon métier. Mais là, disait Paulo, ça me rendait triste, je lui demandais pourquoi il ne faisait pas autre

chose, alors. Il aurait pu. Mais lui disait que non, qu'il n'aurait pas pu, justement.

Comment un soir où il avait beaucoup bu, il s'était mis à parler de son grand-père, un « homme de vent ». Paulo avait été très frappé par la description, ce vieux qui poussait « la petite brouette », les rues en terre, les maisons basses avec les bougies allumées, il racontait comment Stéphane imitait, courbé, poussant, trébuchant. Ce que Stéphane répétait : Moi, j'ai rien su faire d'autre, j'ai repris les affaires, le fonds de commerce : je vends du vent. Je voyais Stéphane comme Paulo le décrivait, imitant le vieux à la brouette, avançant tout tordu, plié, gesticulant, et tout d'un coup la silhouette se retournait, dedans dehors, l'imitation devenait la réalité, l'homme de vent venait en ricanant habiter Stéphane, un Stéphane creux et affolé, trop léger, horreur d'être si léger, Stéphane se débattait mais avec quoi, de l'air, « moi ma vie n'est pas assez pesante », un homme flottant, un épouvantail. Ce qui est étrange, c'est que Paulo aussi semblait voir cette image, en tout cas il secouait la tête comme pour la chasser.

Il parlait tout le temps de lui, disait Paulo. Ou excité, ou abattu. Mais tout le temps de lui. En même temps, Paulo ajoutait, quand il parlait de lui, c'était comme si on voyait, Paulo cherchait, tous les capitalistes.

Je remarquai que Stéphane n'était pas un capitaliste. Paulo hochait la tête, en souriant, un peu gêné, triturant son foulard rouge, Je me comprends.

Tout d'un coup il dit, Il manquait de respect.

Je me montrai étonnée. Cette façon de dire n'était pas tellement dans le style de Paulo. Si, maintint Paulo, de respect. Pour les autres et aussi pour lui.

Mais on l'aimait vraiment bien, continuait Paulo. C'était quelqu'un. Il m'avait dit, Toi, tu resteras ici. C'est toi qui gueules le plus, mais tu resteras. Ici. Et voilà, dit Paulo, en ouvrant les mains avec un demi-sourire. Il avait raison. Je suis toujours là. Et je n'ai même pas changé d'immeuble.

Au fond, dit Paulo, on était un peu pareils tous les deux. Pour le baratin, je demandai, en essayant de plaisanter. Non, dit Paulo, il réfléchissait. Non. On est des méfiants, tous les deux. On n'a pas confiance. On n'a peur de rien, il secouait la tête, mais on n'a pas confiance non plus. Cette constatation le déprimait.

Et puis, Paulo reprenait, Stéphane se décrivait comme « un rouage intelligent ». Quel destin, disait-il. Je sais comment tout marche, tout s'emboîte, et

quelle est ma place. Parfois je regarde les gens entrer dans mon bureau... Paulo se souvenait de cette phrase, il ne se souvenait pas de la suite. Mais cette phrase, ce début, le laissait rêveur.

Stéphane parlait du plaisir de savoir. On sait, on connaît les mécanismes, on peut prévoir, on domine quelque chose, c'est sûr. On sait la place que l'on occupe, le rôle que l'on joue, on le sait, on en rit, et on en joue, et même si on dit le contraire, d'ailleurs on dit toujours le contraire, on pense que l'on est supérieur. Mais, il ajoutait, c'est quand même une vie de rat.

Comment il avait essayé de persuader la femme de Paulo de le quitter, c'était le soir qui avait suivi sa déclaration sur le « rouage intelligent ». Il ne l'a pas fait en douce, au contraire c'était devant tout le monde, on dînait tous ensemble à la maison, il parlait de liberté, il me critiquait, un type comme ça, au début on riait, mais après on avait tous envie de se taper dessus, c'était horrible. Quand tout le monde est parti j'ai tapé ma femme.

Le jour où il était venu avec la canne, racontait encore Paulo. On croyait que c'était une blague, ça l'a mis en colère, en colère. C'est toi qui boites, il m'a dit ça, il m'a traité d'imbécile, tu boites et tu ne le sais même pas. Je n'ai jamais compris ce qu'il voulait dire, Paulo secouait la tête.

L'après-grève. La tristesse.

J'apprenais là par Paulo, ma mère ne me l'avait pas dit, peut-être elle ne le savait pas, que Stéphane avait continué à venir à l'usine pour voir ses amis après la grève.

De cela Paulo commençait par dire, Et ça ne lui réussissait pas. Il n'arrivait pas à expliquer, il n'avait pas envie d'en parler.

Stéphane arrivait, on se retrouvait au café, et tout de suite il se mettait en colère. Parce qu'il ne se passait plus rien ? Non. Nous on était en colère pour ça, on essayait, on cherchait. Mais lui... Il disait, Tu as vu cette table ? C'était une table du café. Non, mais tu l'as vue ? Il disait qu'elle était sale, dégueulasse, il montrait des taches, il fallait les enlever, évidemment on ne pouvait pas, il frottait, il frottait, il se mettait à hurler, Cette tache doit partir, qu'est ce qu'il faut faire pour qu'elle parte, ensuite il parlait de la ligne d'autobus, du temps qu'il avait mis pour venir, il ne voulait pas venir en voiture, il nous énumérait toutes les sections, il parlait des gens qu'il avait vus pendant le trajet, c'était pas drôle, il trouvait toujours le détail qui tue, une femme avec un foulard sur la tête, pourquoi pas, eh

bien non, les franges du foulard c'était pire que tout, ou des enfants qui allaient à l'école, leurs cartables, il avait parlé de faux cuir, je me souviens, ou les journaux, il ne disait pas ce qu'il y avait dedans, mais la façon dont les gens les tenaient, leur air inquiet, il parlait du café, mauvais, des sandwichs, infects, nous on n'en pouvait plus, on lui disait d'arrêter, et alors... Et alors ? je demandais, Paulo ne disait plus rien. Et alors, il se mettait à pleurer. A pleurer ? Oui, à pleurer. Paulo faisait une tête d'enterrement, il avait l'air mal à l'aise. Parce qu'il pleurait pour de bon. Autant la colère, on avait quand même l'impression qu'il faisait exprès, autant quand il pleurait, oh là là...

Tu vois, disait Paulo, pendant la grève, il venait et il nous apprenait des choses. Oui, vraiment, beaucoup de choses. Il disait pareil pour nous, d'ailleurs. Et c'était... Paulo faisait un geste large, large, pour dire ce que c'était. Mais après, Paulo reprenait, il venait comme un chiffon, il voulait se faire porter, un bébé, un chiffon, et moi les bébés j'ai jamais su quoi faire avec, j'aime pas ça, Paulo s'embrouillait, devenait livide, transpirait comme quelqu'un qui fait un effort trop grand.

Une fois, dit Paulo, il nous a dit qu'il avait toujours su qu'il mentait, qu'il trouvait ça drôle de mentir, mais qu'il s'était trompé. Je lui ai demandé, C'est pas drôle ? Il a haussé les épaules. Je me suis

trompé de mensonge. J'ai demandé, Alors tu mens sur quoi, et il m'a donné un coup, il m'a dit, Pas sur quoi tu penses. J'ai dit que je ne pensais rien, il m'a dit, Tant pis pour toi.

C'était pénible, dit Paulo.

Et moi je ne voyais qu'une chose, un Stéphane fantomatique, agrandi, démesuré, penché sur l'océan de la banlieue comme sur un miroir.

Il nous a écrit une lettre, dit Paulo. C'était encore pendant la grève, il venait tout le temps mais il a eu envie de nous écrire. Il nous a donné la lettre. Je l'ai gardée, avec le reste. Tu veux voir ?

Paulo m'emmena chez lui et me montra ce qu'il avait gardé, bien soigneusement, dans des boîtes à biscuits en fer-blanc. Au milieu du désordre, des vêtements, des cassettes, des jouets d'enfants éparpillés, les boîtes bien rangées sur une étagère faisaient un drôle d'effet, quelque chose de solitaire, de retranché. Dedans, des tracts, des affiches, des coupures de journaux, et tous les numéros du journal que le comité de lutte avait tiré.

J'ai d'abord regardé les tracts et les journaux. Les grands mots, et ces petites feuilles de rien. C'était peut-être la seule façon de les entendre,

ces mots, de ne pas les refuser. Ils devenaient possibles.

Stéphane avait écrit sa lettre après une réunion qui n'avait pas abouti à une décision précise, c'est ce qu'il disait, mais il ajoutait que ce n'était pas grave. Ensuite il parlait de lui. « J'ai été très heureux à l'école, bien plus qu'à la maison. J'aimais tout, apprendre, avoir des copains, et j'ai eu de bons professeurs. Et à cause de ça, voilà où je voulais en venir, j'ai aussi aimé ne pas savoir, être ignorant. Je ne me le formulais pas de cette façon, bien sûr, je le pense aujourd'hui. Mais ignorer, avoir des plages et des plages devant soi... j'adorais. Après, quand je suis entré dans la vie active, comme on dit, dans la société, j'ai tout détesté, et c'est allé avec le sentiment que je savais tout, déjà. Tout, déjà, à l'avance.

Cette impression de tout savoir... qu'on retrouve un savoir lourd, pesant, déjà mâché, collé sur tout... qu'on ne sera jamais surpris, étonné, par rien... j'entre dans cette pièce, je la connais, et cette table, et cette bière... N'importe quel lieu devient réduit, minuscule, et quand on est dehors, on est enfermé pareil. C'est d'abord et c'est le plus terrible, un savoir sur soi-même, jamais on ne s'étonnera. Tout ce que je fais, vois, pense, je le sais déjà. Evidemment on peut essayer d'en faire une dérision, le plaisir de tout savoir, faire semblant, jouer

avec ça, mais ce n'est pas un plaisir, ce qu'on éprouve c'est le sentiment d'un désastre.

J'ai beaucoup réfléchi. Je pense que c'est un sentiment très répandu, ce sentiment de n'avoir rien à apprendre. Le désastre... Moi je vois mon père, assis dans son fauteuil, immobile, sous son châle. Il ne disait rien, il me faisait peur. J'avais l'impression que sous son châle quelque chose grouillait, qu'il retenait quelque chose qui pouvait s'échapper à tout moment, qu'il y avait avec lui sous ce bout de tissu un grouillement inhumain de fantômes. Comme il ne me parlait pas du désastre qu'il avait traversé, il le devenait, lui. Il l'était, lui, le désastre. Je voyais cette figure enveloppée, silencieuse, et ça signifiait, Tout est dit et je le sais, le pire est déjà arrivé et je le connais.

Mais maintenant, pendant la grève, je m'en rends compte, j'ai retrouvé le plaisir de l'ignorance. Au fond c'est le plaisir du temps, du déroulement du temps, parce que bien sûr on ne va pas *rester* ignorant. Ou peut-être c'est une autre façon de dire qu'on est vivant... »

Stéphane continuait encore, il parlait du comité de lutte, j'appris qu'il y avait participé. Je lus la lettre plusieurs fois. Je la trouvais très bonne, je le dis à Paulo. Paulo approuva de la tête en silence, je voyais qu'il réfléchissait. Ensuite il dit, Oui, c'était une très bonne lettre, mais ce qui est drôle, c'est que le lendemain de nous l'avoir donnée, il a fait tout ce discours sur « le rouage intelligent », disant qu'il n'était que ça mais qu'au moins il le savait, il était furieux contre tout le monde, il engueulait tout le monde, et après il a dit à ma femme qu'elle devait me quitter... Pourquoi il est revenu en arrière comme ça, j'ai jamais compris. Il disait des choses, je suis sûr qu'il les pensait, et il ne s'y tenait pas... J'ai jamais compris, répétait Paulo, affligé.

Moi j'étais frappée par l'énergie, la passion que Stéphane avait pu déployer pour décevoir tout le monde, et lui-même d'abord.

Et dans la tristesse de Paulo je reconnaissais ce qui avait pu être une tristesse, une déception ancienne, cette fois-ci bien à moi. Cachée, enfouie sous la colère, mais présente. Cette tristesse, je l'éprouvais à nouveau, je pouvais à nouveau l'éprouver. Du coup mon sentiment devenait en quelque sorte double. Ce n'est pas que le Stéphane contre lequel j'enrageais n'existait plus, il était toujours là, et je me disais même qu'il avait suscité chez moi une envie de meurtre. L'idée qu'il ait pu être tué... C'était ni plus ni moins que *mon* idée. Le penser me faisait me sentir à la fois légèrement ridicule, avoir été prise à ce point, et en même temps, comment le dire... plus libre. Et sous la colère, il y avait maintenant autre chose, je voyais Stéphane devant le fauteuil de son père, cette forme immobile, silencieuse, et lui, paralysé par le désastre. Et à la colère pour ce qu'il avait fait de sa vie s'ajoutait une tristesse, la tristesse devant le gâchis. Comment garder, vivre à la fois ces deux sentiments contradictoires, rage et tristesse ? Je ne le savais pas, et pourtant, il le fallait. Parce que ce qui était sûr, je le percevais très fort, c'est qu'à laisser tomber l'un ou l'autre de ces sentiments, rage ou tristesse, à oublier, refuser, dénier l'un ou l'autre, on perdait

la personne vivante qui était en face, celle à laquelle ces sentiments s'adressaient, et c'était cela qui était le pire, la victoire d'une idée toute faite, limitée, unilatérale, la victoire d'une catégorie préétablie, d'un savoir mort, d'un discours, la victoire, on pouvait le dire, du cadavre.

Deuil général dans la société, mélancolie, lourdeur répétée. Mais il y a ces moments où « quelque chose se passe », où tout s'ouvre, où vient sur le devant de la scène ce qui était là, dessous, entravé, impossible, ce que Stéphane avait entraperçu, mais n'avait pu vivre : l'évidence, l'audace.

Partir, aller vivre et travailler avec les gens dans l'idée de changer la société, le monde. La curiosité pour les lieux est le support d'une question sur la vie, ou est-ce le contraire, c'est quoi, vivre, vivre précisément là.

Les fenêtres allumées, les lumières. Qui vit là. Qui vit. Une rue en pente, un tramway.

Les cafés-tabacs, la vie Ricard.

Vivre toujours au même endroit, tricoter, bouts de laine, vie pelote.

Ou récupérer les vieux meubles dans les décharges, les soigner. Ramasser des bouts de vaisselle cassée, jetée, fabriquer une vie morceau par morceau, vie mosaïque.

Ou rien, aucun assemblage. La vie gravats.

Dans la ville, tout est nouveau, inconnu. Les rues qui montent et qui descendent, bordées d'arbres, voûtées de feuilles, les bus rouillés, les berges bleues. Tout paraît dessiné, couleurs simples, et pourtant étrange, étranger.

Les carrefours, les routes qui se croisent, s'éloignent. Les camions.

Les gens. Imaginer ce qu'ils pensent. Quand on leur parle, se demander si l'on a bien compris, si c'est bien ça.

Bonheur du corps, circuler à vélo. Même le pousser est agréable. On vit une expérience, bien conscient de le faire. Tout saisir, tout attraper par tous les bouts, essayer. Après, sans doute, quand le monde se dérobera, quand le décalage sera trop grand, ou simplement se révélera pour ce qu'il était, ce côté heureux sera mélangé. En attendant, c'est joyeux, un peu guerrier.

La ville est habitée comme un décor, elle est le lieu des actions à venir. Chaque détail compte, tout est important, on ne connaît rien, on ne choisit pas, on prend tout.

Oui, tout a un côté théâtre, le monde est

creusé, découpé, et rendu léger même quand une tragédie peut peser derrière. Les rues sont des rues, et en même temps elles sont là pour que l'on coure dedans, ce n'est pas que le malheur n'existe pas, mais on est dans un état particulier, on voit tout, le mendiant unijambiste et la petite fille avec ses nattes et ses nœuds écossais et la gitane qui discute au coin de la rue en robe longue. On est soulevé, porté par ce qui vient, sans doute, mais cela rend aussi minutieux. Plaisir de voir, et de voir ce qu'on n'avait jamais vu. Des raffineries et le ciel qui brûle, jaune. Les gens autour des gares avec leurs sacs. Ou à midi, en blouse, au café, lisant le journal. Qu'est-ce qu'ils pensent, oui, vraiment, qu'est-ce qu'ils peuvent bien penser.

Manger dans des restaurants minuscules, plat du jour, compotes.

Les maisons que l'on ne reconnaît pas, les murs nouveaux et leurs fissures, la qualité différente de l'air.

Les lieux de travail, les cours d'usine, les ateliers. La feuille de paye. Celle-là, personne ne la comprend, d'ailleurs. Les façons de parler.

Les différentes valeurs du temps, le matin, la fin de la matinée, le début de l'après-midi, qu'est-ce qui fait leur différence exacte. Tout est dans la rencontre, tout est au présent. Ce qui se passe, ce qui peut se passer, faire attention, être attentif. Ne pas

rater la rencontre, tout ce qui est possible. Art de ça. C'est l'ici et le maintenant, c'est l'acte, ce sont les actions. Une sorte de retour dans les territoires sans hiérarchie de l'enfance, et en même temps, la prévision, il faut penser. Tenter de le faire.

Les filles que l'on voit danser dans les bals, ouvrir le monde avec leurs bras et leurs hanches. Une maison en carton, construite sur pilotis. Oui, la pensée prend tout, toutes les feuilles, tous les cailloux, tous les verres de bière. Le passé, on l'a mis derrière soi. Alors, pas le choix : voir, et avoir des idées.

L'air semble libre, imprévisible, tours et détours. Un nuage passe qui a l'air d'un bébé.

Jeune vieux monde, toujours rond. Dans l'autobus très tôt le matin une femme porte un décolleté. On monte, on reste debout. Cahots.

Des hommes jouent aux cartes dans les cafés. Le hasard, la chance, ils y croient. Moi aussi, autrement.

FIN

Cet ouvrage a été transcodé  
et achevé d'imprimer en mai 1996  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'édition : 1486  
N° d'impression : 960838  
Dépôt légal : mars 1996



Ce livre parle de mai 1968.

Deux personnages occupent la scène : Stéphane et Miss Nobody Knows. L'un et l'autre sont désespérés. Mais tandis que l'un ment, raconte et se raconte des histoires, l'autre fait de son angoisse un moteur pour elle-même, peut-être, pour les autres sûrement. Pour la narratrice, par exemple, qui, on peut l'imaginer, écrit ce livre à cause d'elle.

Il s'agit à la fois d'une évocation et d'une enquête.

Évocation de la grande grève de 1968. « Quelque chose se passe. » L'espoir, l'attente, la reprise, la déception, ou la stupeur, plutôt. Miss Nobody Knows en est comme la figure vivante. Elle ne cesse de poser des questions, les questions. Elle disparaît comme elle est apparue, sans explication ni justification. Elle reviendra.

L'enquête, elle, concerne le suicide de Stéphane, oncle de la narratrice, brillant publicitaire, enfant apparemment gâté des 30 glorieuses, et en même temps, nœud de contradictions, mauvaise conscience, une angoisse à faire payer aux autres. Comment, pourquoi, est-il mort ? Qui était-il ?



70 F  
936250-1  
ISBN : 2-86744-506-X  
3-96



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS